

Cartel franco-brésilien de psychanalyse

Cycle de conférences-débats 2021-2022

Temps de pandémie

Questions sur la subjectivité contemporaine

Mercredi 06 octobre 2021

Un corps en évidence : de quoi ?

Mônica Magalhães

Dans ces presque deux années de la pandémie de Covid au Brésil, nous avons dû faire face à tout ce qui a pu avoir lieu à propos du traitement donné ici aux cadavres : les enterrements en masse, parfois dans des fosses communes, ainsi que l'absence de rituels funéraires dans des inhumations effectuées de manière hygiénique et bureaucratique. C'est en réfléchissant sur ces faits et en les articulant à la place qu'occupe le corps vivant au Brésil que je me suis posé certaines questions.

A cela s'est ajoutée une expérience clinique avec un sujet qui qualifiait sa vie sexuelle de « riche, fertile », mais qui, à un moment donné, devant la décision d'avoir un enfant, sans aucune entrave organique, se voit confronté au fait qu'une grossesse ne se produit pas.

C'est à ce moment-là, à l'entrecroisement de ces situations, que je me suis demandé : Quel est le rapport entre le traitement qui est donné au Brésil à la mort, aux corps morts – aujourd'hui dans la pandémie, mais aussi à travers l'histoire –, et celui qui est réservé au corps vivant, vif ? Qu'est-ce qu'un corps fertile ?

Le mot « fertile » m'est venu à l'esprit à partir de la lecture d'un texte de Charles Melman dans le Séminaire « Pour introduire la Psychanalyse aujourd'hui ». Il y affirme, à propos des sociétés postcoloniales – et il cite le Brésil, plus précisément Minas Gerais, où je vis –, que les extractions minières ont laissé des trous comme des cicatrices, des trous stériles avec lesquels il n'y a rien à faire. C'est alors je me suis demandé : - Qu'est-ce qui pourrait venir fertiliser un trou ? Qu'est-ce qui pourrait fertiliser un corps ?

Au Brésil, le débarras d'un corps mort sans aucun rituel funéraire n'est pas un événement isolé qui aurait découle des circonstances de la pandémie. Il faut dire qu'il s'agit d'une pratique – non officielle, bien entendu, mais dans une certaine mesure habituelle – qui, dans notre histoire, se répète. En même temps, on peut témoigner du protagonisme du corps vif un peu partout, que ce soit sur les plages, dans la quête de procédures esthétiques qui prolifèrent, la fréquentation des salles de sport, la présence sous les projecteurs dans le carnaval et dans d'autres manifestations culturelles, ou même dans les rituels religieux. Les corps produits dans les clubs de sport, les corps musclés, sont chez nous appelés « *sarados* ». C'est le même mot dont on se sert pour parler d'une maladie ou d'une blessure que l'on a guérie. « Sarado », guéri, de quoi ?

Au Brésil les salles de sport ont les murs couverts de miroirs. Ce culte des images du corps, ces corps reflétés dans des images qui s'offrent au regard ne disent-ils pas quelque chose sur le registre dans lequel ce corps est vécu ?

Il y a encore une autre donnée qui me semble pertinente. Nous avons encore aujourd'hui, selon les données de l'Institut Brésilien de Géographie et Statistiques (IBGE), trois millions de personnes qui n'ont pas d'acte de naissance. Ce document est légalement appelé « registre fondateur ». Un grand nombre de ces personnes, dans les témoignages d'un livre récemment publié¹, parlent de leur non-existence. Dans l'un des cas rapportés, une dame qui jusqu'alors n'avait pas son registre, étant en situation de maladie terminale, affirme que « ce document est de l'or, mieux que de gagner au loto. Quand je serai morte, j'aurai mon nom sur ma tombe. » Tous ceux qui ne possèdent pas ce document fondateur sont légalement dits « non lisibles ». On ne les compte pas. Pour être compté, il faut avoir un nom. Donc ici, parmi nous, il peut y avoir une naissance qui n'est pas enregistrée, et un décès qui n'est pas nommé. Je me demande si les corps vivants sont immunisés contre ces marques.

Y aurait-il une incongruité entre ces deux destins, ces deux façons, apparemment antagoniques, de traiter le corps vif et le corps mort ? Ou bien s'agit-il de deux manifestations, d'effets distincts qui auraient l'origine commune dans un certain mode d'organisation du discours, dans le lien social qui nous organise en déterminant la place et la fonction des corps vivants et morts ?

Lacan dit, dans *Radiophonie*, « Par quoi s'avère que du corps il est second qu'il soit mort ou vif ». Dans la sépulture, « le corps mort y garde ce qui au vivant donnait le caractère : corps. *Corpse*, reste, ne devient charogne, le corps qu'habitait la parole, que le langage *corpsifiait*. »² Cette phrase produit un impact dans la mesure où elle donne au corps, « mort ou vif », son caractère unique et précis. Selon ma compréhension, il s'agit de ce que, du langage, le corps témoigne et affirme. La sépulture étant le lieu où s'affirme l'humain de l'espèce.

Entre habiter le langage ou être habité par lui, quelle est la différence ? Quelles en sont les conséquences ? Est-ce dans cette différence que réside ce qui pourrait venir féconder un corps ? Pas du point de vue de la reproduction – peut-être aussi –, mais plutôt de celui d'une production. Production, fabrication d'un corps. Faire corps, donner corps, comme on dit : corps de la nation, corps institutionnel, et le corps lui-même où viendrait se loger un sujet. Car un corps, on le sait, n'est pas naturel.

Si, comme le dit Lacan, le corps est plutôt quelque chose de forgé par le symbolique, la façon dont les lois du langage ont été et sont « appliquées », organisées dans un discours dans notre culture, nous interroge sur le corps qui s'y constitue. Peut-être un corps « made in Brésil ». Un corps qui est marqué par cela et qui en subit les conséquences, ce qui n'est pas sans rapport, me semble-t-il, à la fragilité de l'instance paternelle qui nous constitue, celle qui donnerait à la perte de l'objet son contour et sa validation symboliques.

¹ Escóssia, Fernanda da, *Invisíveis-Uma etnografia sobre brasileiros sem documentos*, RJ, editora FGV, 2021

² Lacan, J. *Outros Escritos*, Radiofonia, RJ, Jorge Zahar Editores, 2003.

Lacan, dans Radiophonie dit : «Je reviens d'abord au corps du symbolique qu'il faut entendre comme de nulle métaphore. À preuve que rien que lui n'isole le corps à prendre au sens naïf, soit celui dont l'être qui s'en soutient ne sait pas que c'est le langage qui le lui décerne, au point qu'il n'y serait pas, faute d'en pouvoir parler. Le premier corps fait le second de s'y incorporer. »³

En même temps qu'il y a là, dans le symbolique, une fonction que Lacan dit incorporelle, mais qui est incorporée au corps. C'est de cette fonction que le symbolique dépend, c'est elle qui marque la manière dont il a affaire au corps. Cette fonction, je pense que nous pouvons l'approcher de la fonction de la perte. Perte de cet objet *a* qu'il faut toujours quand même qu'il soit extrait.

Charles Melman disait récemment que, dans le deuil, « la perte de l'objet chéri est la condition plutôt joyeuse de notre accès à la vie et entame avec lui un dialogue qui le perpétue pour l'éternité ».⁴

Pour Freud, comme le dit Lacan dans le séminaire de l'Angoisse, « le sujet du deuil a à faire à une tâche qui serait en quelque sorte de consommer une seconde fois la perte provoquée par l'accident du destin de l'objet aimé »⁵.

Lacan, sans se mettre en désaccord avec Freud, y fait une inversion et s'interroge : « Est-ce que le travail du deuil ne nous apparaît pas, dans un éclairage à la fois identique et contraire, comme le travail qui est fait pour maintenir, pour soutenir tous ces liens de détails ? Et Dieu sait combien Freud insiste, à juste titre, sur le côté minutieux, détaillé de la remémoration du deuil concernant tout ce qui a été vécu du lien avec l'objet aimé. C'est ce lien qu'il s'agit de restaurer avec l'objet fondamental, l'objet masqué, l'objet *a*, véritable objet de la relation auquel, dans la suite, un substitut pourra être donné qui n'aura pas, en fin de compte, plus de portée que celui qui, d'abord, en a occupé la place. »⁶

Mais il attire l'attention sur une distinction importante à faire ici entre *a* et *i(a)*. « Le problème du deuil, dit-il, est celui du maintien [au niveau scopique] des liens par où le désir est suspendu, non pas à l'objet *a* mais à *i(a)*. »⁷

Ainsi, en ce moment, ma question passe par là.

Dans un pays où il y a une prégnance de l'image du corps, du corps comme image peut-être, mon hypothèse est qu'ici cette fonction du corps imposerait au sujet un mode particulier de relation à l'image spéculaire, au narcissisme secondaire, au *i(a)*.

³ *Ibid*

⁴ Editorial publié le 15/09/21, site ALI.

⁵ Lacan, J. Seminário A Angústia, Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editores, 2005, p.363.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

Cela poserait pour le sujet, et pour un analyste, des questions et des difficultés concernant le rapport au désir, la fertilité du désir, qui est suspendue à l'objet a , dans le registre de la castration.

Si le travail du deuil actualise, consomme pour la deuxième fois, la perte de l'objet aimé, je me demande si, à suivre Lacan, le deuil ne serait l'occasion d'une opération où se produirait la possibilité d'actualiser la structure même du langage.

De quoi sommes-nous privés quand le travail du deuil n'a pas lieu ?

Au Brésil, cette possibilité réelle de ne pas avoir à reconnaître, à affirmer et à nommer la mort ne nous mettrait-elle pas devant la possibilité d'une dégradation dans laquelle la vie elle-même pourrait s'enterrer ?